

Prédication du pasteur Christophe Cousinié à l'Oratoire du Louvre le 4 décembre 2022

¹ Il retourna à la synagogue. Il se trouvait là un homme qui avait la main paralysée. ² Ils observaient Jésus pour voir s'il le guérirait un jour de sabbat, afin de l'accuser. ³ Alors il dit à l'homme qui avait la main paralysée : Lève-toi, là, au milieu. ⁴ Puis il leur dit : Qu'est-ce qui est permis, un jour de sabbat ? Est-ce de faire du bien ou de faire du mal, de sauver ou de tuer ? Mais ils gardaient le silence. ⁵ Alors, promenant ses regards sur eux avec colère, navré de les voir si obtus, il dit à l'homme : Tends ta main. Il la tendit, et sa main fut rétablie. ⁶ A peine sortis, les pharisiens tenaient conseil avec les hérodiens contre lui, sur les moyens de le faire disparaître [Evangile selon Marc 3 : 1-6]

Quel courage ! Ou quelle désinvolture !

Jésus vient de se faire reprendre sur la question du sabbat à cause de ses disciples qui arrachaient des épis de blé et bien que sa réponse fût des plus éclairantes, je ne suis pas sûr qu'elle ait convaincu les pharisiens offusqués par cette attitude. Le voici maintenant dans la synagogue. Au milieu du religieux, dans le lieu même du religieux. Ce même religieux qui n'apprécie pas du tout l'enseignement de jeune homme.

Courageux ou provocateur ce Jésus ?

Si c'est par provocation qu'il vient au milieu de ceux avec qui il est en désaccord, alors c'est de la bêtise. En effet, provoquer par simple désinvolture ne sert à rien sinon se faire plaisir à soi-même. C'est mépriser ceux qui sont en face et c'est mépriser le fait même d'avoir une opinion différente.

Mais si c'est l'acte d'un courageux, alors c'est que ce dernier vient là, au milieu de ses adversaires avec ses convictions et il souhaite faire avancer les choses. Se retrouver en ce jour de shabbat dans la synagogue, alors même que tous ceux qui sont là pour exécuter leurs devoirs religieux, sont dans la condamnation et regardent cet homme comme un pécheur, relève du courage que donnent les convictions.

Jésus veut faire bouger les lignes, il vient là au milieu du religieux pour questionner ce même religieux et peut être pour le faire se questionner lui-même sur lui-même.

Pas sûr qu'en face, on soit prêt à cela. Oh non ! Et c'est même tout le contraire. La question ne se pose pas, pas question de bouger quoi que ce soit, la réponse est toute trouvée : accusons-le. Ou plutôt, il est déjà accusé, on sait déjà ce qu'il va faire et que ce sera illégal ! Pas besoin de plus, pas de leçons à recevoir d'un tel homme. Juste un peu de patience, regardons ce qu'il va faire et l'accusé sera vite un coupable.

« Ne bougeons rien », pourrait être le mot d'ordre de ces religieux. Pourquoi changer quoi que ce soit puisque ça fonctionne, puisque ça rassure et ça sécurise ? Pourquoi changer la règle qui règle si bien les choses ? « Ne bougeons pas. »

Et d'ailleurs, cet appel à l'immobilité spirituelle et religieuse est inscrit dans la conception même de ce jour si religieux qu'est le sabbat.

C'est le jour où on ne doit rien faire. Mais ce rien faire est désormais compris comme un interdit. Interdit strict de faire quoi que ce soit. Et alors que ce jour aurait pu être compris comme une pause dans la loi, il

vient maintenant symboliser ce religieux qui ne bouge pas, qui ne bouge plus.

Et dans le texte, l'image même de ce religieux ne bouge pas est symbolisée par cet homme à la main paralysée. La main, c'est ce qui sert à faire, justement. Lui est empêché de faire, de pouvoir faire. Il est paralysé par cette règle, ce droit. Le strict respect d'une loi interprétée par le religieux fige, cet homme dans l'inaction, elle stoppe tout mouvement, elle l'empêche de bouger à l'image de ceux qui ne veulent rien bouger dans leurs conceptions religieuses.

La loi, comprise comme une règle immuable qu'il faut exécuter strictement, aidera sans doute quelques esprits religieux en les sécurisant, mais elle rencontrera toujours quelqu'un qu'elle paralysera.

Elle paralysera parce qu'elle est comprise comme ce qui s'impose.

Là où la loi, le sabbat, est compris comme un interdit et comme une force d'exclusion, l'Évangile nous invite à comprendre la place centrale de l'humain dans une relation au divin. Elle permet de mettre de côté tous ceux et celles qui ne veulent pas qu'on leur impose une règle à laquelle ils ne peuvent pas, en conscience, adhérer.

Cet homme à la main paralysée est mis à l'écart. Il est de côté. Et pire que cela, il est sans doute accusé lui aussi, puisqu'il est à terre.

« Lève-toi, viens au milieu » dit Jésus à cet homme. Il l'invite déjà à retrouver du mouvement en se levant, il l'invite à se relever de l'accusation et de la culpabilité ; Là où la loi, le sabbat, est compris comme un interdit et comme une force d'exclusion, l'Évangile nous invite à comprendre la place centrale de l'humain dans une relation au divin.

Par cette simple parole prononcée au cœur même d'un religieux paralysant et excluant, Jésus invite à replacer l'humain au centre de la préoccupation de toute forme de religion. Là où la loi, le sabbat, est comprise comme un interdit et comme une force d'exclusion, l'Évangile nous invite à comprendre la place centrale de l'humain dans une relation au divin. Ce divin n'impose pas une loi qui place l'humain à la mauvaise place, il est ce qui permet à l'humain de trouver sa juste place. Tandis que la religion peut sembler parfois inhumaine, Jésus annonce une religion de l'humanité.

En ce jour de sabbat, Jésus vient aussi rappeler la juste place de la règle.

Dans le passage précédant cet épisode, Jésus rappelle que « le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat ». Une première manière de nous dire le rapport de l'humain à la loi, et de nous dire ce qui est premier et central.

Arrêtons-nous un instant sur cette loi du repos. Elle se trouve au centre des dix paroles reçues au Sinaï. Il est comme un lien entre le divin et l'humain. Entre les commandements qui concernent Dieu et ceux qui concernent le vivre-ensemble des humains. Il est le passage du divin à l'humain et de l'humain au divin. Et au cœur même de ces commandements, de cette loi, le sabbat vient comme un temps de pause. Pause dans la loi elle-même. Si aucun ouvrage ne doit être fait, c'est que ce qu'impose la loi, ailleurs, ne doit pas être fait non plus. C'est le temps sans loi pour retrouver le sens profond de la loi, de la règle.

Mais cet espace de liberté qui relie au divin, devient l'interdit qui emprisonne le divin et paralyse l'humain. Là où il était possible de vivre un mouvement du divin vers l'humain et de l'humain vers le divin, l'immobilité est instaurée comme règle. Et nous voyons là toute l'humanité de la religion, toute la construction et compréhension humaine de la religion qui d'un espace de liberté en fait un lieu d'interdits.

Alors entre une religion de l'humain, qui ne pourrait être qu'une philosophie, certes très humaniste, mais ou toute transcendance semble superflue, et une humanité de la religion, ou le plus irritant de religieux est bien présent, et où l'aspect juridique prend le dessus et place même l'idée d'un divin au second plan, sommes-nous condamné à choisir l'un ou l'autre ? Athanase Coquerel écrivait : « Je vois partout aux prises deux opinions extrêmes, aussi démesurément exagérées, aussi dangereuses l'une que l'autre : « Ne croyez en rien, niez toute religion et Dieu lui-même [...] car c'est par la négation radicale [...] qu'il faut se défendre contre les empiètements ou les abus de l'autorité.[1] » C'est ce qu'il nomme « l'irréligion » et qui affirme que seule la conscience suffit. Et de l'autre côté, il y a ceux qui disent « Vous êtes perdus ; vous n'avez de refuge qu'entre mes bras. Tombez à mes pieds, livrez-vous à moi et je vous sauverai. Ne voyez que par mes yeux ; croyez tout [...] renoncez à penser, c'est ce qui vous égare, » C'est ce qu'il nomme « l'absolutisme » et qui demande d'abjurer la conscience.

Il me semble que l'Évangile nous propose une troisième voie. La question que Jésus pose à ceux qui cherchent à l'accuser d'irréligion, vient comme une proposition autre. Il déplace la question de la loi, comprise comme règle juridico-religieuse, pour nous amener sur le plan de la morale.

Non pas comprise comme un ensemble de règles qui disent ce qui est bon. Mais comme sciences du bien et du mal, une théorie qui a pour but le bien. « Ce qui est permis le jour du shabbat est-ce faire le bien ou de faire le mal ? »

Plus question de loi, mais de sens, de devoir. Oui, l'humain est au centre, mais appelé vers le bien. Un sentiment divin qui le pousse non pas à promulguer

des interdits qui même s'ils protègent, cause du mal ou laisse faire le mal, mais à aller vers un idéal qui transcende l'humanité même.

L'abbé Marcel Hébert, repris par Ferdinand Buisson dans son échange avec Wagner (Libre-pensée et protestantisme libéral. Van Dieren éditeur), écrit : « Pour exprimer le sentiment divin, il vaut mieux [...] éviter tout ce qui expose à l'idolâtrie en rappelant la personnalité humaine, et se borner à des applications fondées sur le mode pratique de la manifestation du divin dans la conscience ; au lieu de Dieu, dire l'idéal du bien, du vrai, de la justice ».

Félix Pécaut reprendra ce concept d'idéal pour permettre à l'humain et au divin de se rejoindre et de se remettre en mouvement ensemble.

Il le développera en trois points : le beau, le vrai et le bon. Ainsi :

Dans le domaine esthétique, il invite l'humain à être un véritable artiste. Le véritable artiste n'est pas celui qui remplit avec plus ou moins de talent un programme et qui regardant son œuvre s'en tient là et ne rêve de plus rien. Non le véritable artiste, c'est celui qui rêve plus de beauté encore que tout celle qu'il a pu réaliser. Non le véritable artiste, c'est celui qui rêve plus de beauté encore que tout celle qu'il a pu réaliser. C'est peut-être ce qu'Emerson appelait le sublime ordinaire. En langage religieux, s'il faut en user, nous pourrions parler d'avoir conscience d'une Création en constante création.

Dans le domaine intellectuel, le véritable savant n'est pas celui qui emmagasine des faits, des mots, des chiffres, des objets et s'en tient là. Non, c'est celui qui cherche la loi des faits, qui remonte aux causes, qui tâche de saisir le secret de la nature, d'entrer en communication par sa raison avec la vérité éternelle, universelle, immuable. C'est celui qui est à la recherche du Vrai.

Enfin dans le domaine éthique, l'homme de devoir et de dévouement (le héros ou le saint) n'est pas celui qui exécute une tâche à remplir, qui observe une consigne et qui reste content de lui une fois fait.

Non, c'est celui qui est épris d'idéal. C'est celui dont la conscience est attirée par le Bien. Avec la même force que le Beau attire l'imagination de l'artiste et le Vrai la raison du penseur.

Et si nous devons retrouver cette définition du divin dans un langage plus religieux, nous pourrions dire que cette définition rejoint le commandement : aimer Dieu (idéal) de tout son cœur, de toute son âme (le Beau), de toute sa pensée (le Vrai) et son prochain comme soi-même (le Bien).

L'amour du Divin au centre de la foi et des aspirations humaines, une humanité au cœur de la préoccupation religieuse.

Oui, Jésus proclamait en même temps la religion de l'humanité et l'humanité de la religion.

L'Évangile appelle chacune et chacun à se lever et à aller vers cet idéal du beau, du vrai et du bien. Il invite au mouvement qui replace la conscience de chacune et chacun au centre du sentiment religieux, il invite à vivre ce sentiment en relation avec les autres. « Lève-toi, viens au milieu. » Amen